

Pas plus à l'époque de décomposition de la société esclavagiste qu'à l'époque de dissolution de la société féodale, le communisme ne pouvait apparaître, car il était contraire aux conditions économiques du moment. C'est ce qui explique l'échec des essais prématurés de réalisation de sociétés communistes tentés au cours de ces deux périodes de l'histoire (communautés religieuses du début du christianisme, sociétés anabaptistes du XVI^e siècle). C'est un régime, non seulement de consommation, mais de production économique. Il ne peut apparaître que comme le résultat d'une transformation sociale qui fait disparaître les classes. Or, cette disparition des classes n'est historiquement possible que lorsque l'évolution des formes de production économique est arrivée à un degré de concentration tel qu'elles sont mûres pour la socialisation des moyens de production et d'échange. Il fallait donc passer nécessairement par toutes les phases préalables de transformation des formes économiques, et épuiser auparavant toutes ses facultés de développement, avant d'arriver à un degré de maturité suffisant pour rendre possible cette dernière transformation. Les conditions économiques des époques précédentes interdisaient d'une façon absolue la réalisation du communisme avant l'époque actuelle. Sans aucun contact avec les conditions matérielles de la vie, sans aucun appui dans la réalité objective, il était donc nécessairement condamné à rester à l'état de rêve, vague et confus.

C'est ce qui explique les différences fondamentales qui distinguent le communisme évangélique ou anabaptiste, du communisme, tel qu'il apparaît aujourd'hui dans les écrits des anarchistes et des socialistes-communistes.

Le premier tendait au retour vers la forme de société qu'on croyait être celle des premiers âges de l'humanité, où régnaient la simplicité, l'innocence, la paix et la fraternité entre les hommes, vivant directement sous le regard et la protection de Dieu. C'était, en quelque sorte, le retour à l'âge d'or.

L'idéal communiste, tel qu'il apparaît dans les écrits de Thomas Moor, de Campanella et de Babeuf, était cela et quelque chose de plus. La Renaissance avait habitué les esprits à l'admiration des Grecs de l'antiquité. On se représentait la démocratie antique comme la forme de gouvernement idéale, sans se rendre compte qu'en réalité, c'était une fausse démocratie, basée essentiellement sur l'injustice et l'inégalité. C'est pourquoi on retrouve dans les « utopies » de l'époque tant de traits appartenant aux sociétés antiques, surtout à la société lacédémonienne, telle qu'on se la représentait alors. Elles sont, la plupart du temps, à base d'égalitarisme étroit, où la frugalité, la simplicité et la pauvreté sont considérées comme des vertus sociales de la plus haute valeur morale. On y retrouve partout le brouet spartiate.



Tout à fait différent est le communisme contemporain. C'est un idéal de société moderne, basée sur un développement inouï des procédés techniques de production. L'égalité et la paix entre les hommes ne sont plus, cette fois, une création artificielle de la loi, mais résultent nécessairement de l'organisation même de la société. Toute contrainte disparaît comme inutile ou hors de sens. L'abondance des produits permet à chacun la satisfaction des besoins essentiels de la vie. La vieille opposition entre l'individu et la société disparaît, puisque désormais, l'individu se développe avec la société, et la société avec l'individu.

On a souvent prétendu, et il s'est même trouvé des « sociologues » sérieux pour prendre à leur compte cette

absurdité, que le communisme, loin d'être un progrès, est en réalité une régression vers la barbarie, car il est le type sur lequel sont bâties toutes les sociétés primitives. Des hommes comme Gustave Le Bon, Léon Say, Leroy-Beaulieu en ont fait leur cheval de bataille contre le socialisme. A l'origine des sociétés humaines, l'organisation sociale rappelait bien en effet les traits généraux du communisme. Le groupe social primitif constituait une étroite communauté, dont tous les membres vivaient et travaillaient en commun, où tout appartenait à la communauté, sans que personne ne pût en détacher quoi que ce soit, sinon dans un but de consommation immédiate. Mais à cela s'arrête la ressemblance. Vouloir la pousser plus loin serait commettre une absurdité évidente.

Tout d'abord, s'il est vrai que le groupe social primitif fût une communauté étroite, où aucun intérêt particulier ne venait contredire l'intérêt général, cela ne signifie pas autre chose que ceci : c'est que les individus composant la communauté n'avaient pas d'existence indépendante de la communauté elle-même. La personnalité individuelle ne s'était pas encore dégagée en tant que facteur social indépendant. Seul, le groupe social vivait et pensait pour tous. Il n'y avait pas harmonie entre la société et l'individu, il y avait soumission absolue de l'un à l'autre. Cette soumission se symbolisait d'ailleurs dans l'autorité absolue dont jouissait le chef de la communauté. Tous lui devaient obéissance complète. Il avait sur eux droit de vie et de mort.

D'autre part cette communauté n'était elle-même composée que d'un groupe d'individus très restreint. La horde, le clan ou la tribu ne comprenait en effet que quelques centaines, quelques milliers de membres, tout au plus, vivant misérablement du produit de la chasse, de la pêche ou de l'élevage des troupeaux.

Le communisme moderne, par contre, est une forme de société englobant l'humanité entière, à sa phase de plus haute évolution économique et sociale. Les relations sociales n'y ont plus pour base la soumission étroite de l'individu à la société, mais l'harmonie des intérêts, soit en ce qui concerne les relations des individus entre eux, soit entre ceux-ci et la société. La société communiste n'écrasera pas la personnalité humaine, comme le répètent bêtement les adversaires du socialisme, mais en favorisera au contraire le développement physique, intellectuel et moral. La paix entre les hommes résultera de la disparition des causes de conflit. Le développement formidable des méthodes de production, en assurant à chacun la satisfaction complète de ses besoins, fera disparaître l'inégalité profonde qui régnait dans les sociétés précédentes. L'Etat, organe de domination d'une classe sur une autre classe, disparaîtra en même temps que disparaîtront les classes, et fera place à un organisme économique, chargé exclusivement de l'administration de la société. Plus de contrainte ni d'exploitation d'aucune sorte. La fraternité succédera à la haine que crée dans les sociétés précédentes l'opposition profonde des intérêts. La liberté la plus grande régnera entre les hommes, unis désormais pour l'accomplissement des devoirs sociaux. Avec l'avènement du communisme prendra fin la période zoologique de l'histoire de l'humanité. L'homme ne sera plus un loup pour l'homme. Chacun pour tous, tous pour chacun, telle sera dans l'avenir la maxime de la nouvelle société.

Sur le but à atteindre, tous les communistes étaient d'accord. Mais un différend grave séparait les socialistes des anarchistes, différend qui portait sur les moyens d'y parvenir. Les anarchistes reconnaissaient que le régime nouveau serait le résultat de la Révolution sociale, mais pour eux, cette révolution restait dans le vague, ils ne savaient pas au juste comment elle éclaterait et par quels